

Elisabeth Horem

Le Chant
du bosco

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC L'APPUI
DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DU CANTON DE BERNE

« LE CHANT DU BOSCO »,
CENT VINGT-TROISIÈME OUVRAGE PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES ET COUVERTURE : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE BERND KOHLHAS
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE : IMAGES 3, LAUSANNE
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK

ISBN 2-88241-122-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2002 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

TOUTES ces années le pays avait connu des étés torrides. C'est du moins le souvenir qu'on a gardé de cette époque : Obronna figée sous l'œil fixe d'un soleil immobile. Mais ce n'est peut-être qu'une impression née après coup, à cause de cet été-là, celui de l'attentat. Il est possible que le flamboiement de cet été particulier ait contaminé, dans les mémoires faussées, le souvenir d'autres années plus ordinaires. Cette année-là il fallait garder toute la journée les volets fermés. On ne les rouvrait que le soir sur un air moite et chargé de relents. De la rue montaient des odeurs de charogne et de lilas. Des fleurs tombaient des arbres, fanées rouillées sur les trottoirs, comme si au cœur du printemps s'était glissé quelque chose de l'automne. Par la suite, tout semble avoir été signe ou présage. C'est faux, bien sûr.

Beaucoup ont quitté Obronna. Ils ont noué ailleurs de nouvelles habitudes qui valent bien les

anciennes. Ils vieillissent doucement dans des villes étrangères. S'y promènent avec indifférence. Regardent couler des fleuves qui prennent leur source dans des montagnes inconnues d'eux. Certains vivotent de traductions, épient leurs voisins et se demandent s'ils ne feraient pas mieux de rentrer. Ils logent dans une chambre meublée que leur loue une propriétaire hydropique et trompent leur ennui en couchant avec la femme de chambre. Du poil gris leur est apparu depuis peu dans les oreilles. Peut-être ont-ils pris un autre nom.

Après des années loin d'Obronna, ils se rappellent certaines rues, certaines places, ils revoient bien quelques endroits où ils avaient l'habitude d'aller, mais un jour vient où ils ne savent plus comment on se rendait de la rue de la Cage au quartier des Parfumeurs, ou bien du Casino à l'Université, comme si les quartiers de cette ville avaient été des pays différents où ils eussent mené, il y a très longtemps de cela, des existences différentes. Leur souvenir d'Obronna éclate en morceaux, et quand ils essaient d'assembler tous ces fragments ils s'aperçoivent qu'il en manque toujours. Comme ces tessons de poterie qui paraissent provenir du même vase et qu'on tourne en tous sens mais rien à faire, ils ne vont pas ensemble et on ne saura jamais comment le vase était fait. Ni s'il y en avait un seul ou plusieurs.

Vaart a quitté le pays, comme tant d'autres, vivotent de traductions, louant pour quelque temps des chambres meublées. Liaisons brèves et peut-être tendres avec des femmes qui lui font son ménage. Des habitudes s'installent. Il prend souvent

ses repas dans la même brasserie. De plus en plus souvent. Puis il cesse de fréquenter les autres établissements et vient tous les jours s'asseoir à la même table. Certaine promenade lui avait plu, le long d'un fleuve aux eaux troubles. Il ne fait plus que celle-là. Des habitudes. Épier, lumière éteinte, son voisin d'en face qu'il finit par détester comme un alter ego. Écouter le bruit de la pluie dans la cour et l'eau tombant de la gouttière crevée. Puis il change de ville, mêlant les habitudes prises comme on bat les cartes et les redistribuant ailleurs.

Le train coupe à travers champs, le temps file droit sans ralentir. Vaart regarde passer sa vie par la fenêtre, comme s'il croisait sa propre route, et alors tout lui devient moins important. Il oublie qu'il tourne toujours autour d'Obronna, comme une bête attachée à un pieu et qui tire sur sa longe. Il voit s'enfuir les fermes et les clochers, il voit détalier les routes, galoper les pylônes et les maisons être arrachées comme des mottes de terre. Mais voici trois hommes qui marchent sur un chemin, le long d'un canal. Il a à peine eu le temps de remarquer leur tenue campagnarde que son imagination comme une chienne affamée s'est déjà emparée de cet os qu'elle va ronger un moment, pendant que derrière la vitre du train le paysage continue à s'effiloche. Et pour compléter cette vision trop fugitive, elle leur invente des pantalons de grosse toile bruns ou verts, de ces vieux pantalons maculés de terre rouge comme ils en portaient au camp, et elle les charge encore d'une pelle sur l'épaule — cette longe ne se rompra-t-elle donc jamais? Trois hommes de la campagne ont un travail à finir

quelque part, dans les environs. Le train est déjà loin, des villages entiers sombreront bientôt dans la brume du soir et eux poursuivent leur discussion à propos de ce mur à abattre, de cette barrière à réparer. Quelque chose miroite parfois dans la verdure, d'humbles flaques laissées au creux des ornières par de récentes pluies, des mares anonymes, sans profondeur, tout au plus un bout de canal où barbote un couple de poules d'eau. De temps en temps il repère un chat qui chasse, en arrêt au bord d'un champ. Peut-être y a-t-il de la rosée dans l'herbe. Entre les arbres rejetés le long du train et les lointains figés se trouve une sorte de dépression, un creux où tourne et s'écrase le paysage, tout fin tout fin, comme dans une immense meule qui broierait la campagne. Et lui, Vaart, il pense encore à ces trois hommes sur le chemin qui longe le canal. Un cycliste vient de les croiser, un gars du coin qui les aura salués sans ralentir. Ils marchent en silence, ils n'ont plus rien à se dire. Le train continue à s'éloigner d'eux, franchissant des ponts, passant sous des tunnels. Le soir ils dormiront là où ils dorment tous les soirs et, lancé à pleine vitesse dans un train, il les méprise un peu d'abord, leur monde est si petit. Ils habitent dans des fermes, à dix ou vingt kilomètres de la première gare. Sans doute ne voyagent-ils guère et ce train ne les concerne pas. Mais on peut aussi se demander si le détail ne vaut pas l'ensemble. Il devrait peut-être leur envier ce travail qu'ils ont à faire, cette barrière à réparer entre leurs champs mitoyens, ce mur à démolir. Et même le chat là-bas qui chasse les mulots dans l'herbe humide, ce chat lui-même est

peut-être à envier. Le train passe sans s'arrêter le long de quais déserts : petites gares de campagne, vides, silencieuses, où ne veillent que des lampes aux couleurs de fruits confits. Il fait nuit, les trois hommes sont rentrés chez eux, à moins qu'ils n'aient pris le temps d'aller boire un verre dans la salle enfumée d'un bistrot de village, parlant de choses et d'autres, oubliant ce mur à reconstruire, cette barrière à réparer, tandis que l'éclat d'un phare de bicyclette allume sur la route noire la pupille ronde d'un chat.

À peine le temps d'entrevoir trois hommes en vêtements de travail sur un chemin le long d'un canal que déjà son imagination (ou sa mémoire) s'est mise en chasse, bête affamée rôdant sans cesse à la recherche d'un os à ronger. Et tout de suite, bien sûr, il s'est rappelé cette chienne-là, perdue sans doute, longeant le grillage barbelé, la queue basse et le museau à terre, craintive, efflanquée. Elle avait quelque chose d'une louve. Souvent elle se mettait à aboyer comme si elle souffrait, comme si la brûlait quelque nourriture empoisonnée, et ils se disaient que c'était bientôt la fin, qu'un jour on trouverait sur un talus sa carcasse enfin silencieuse et creusée de vermine, mais le lendemain elle était de nouveau là. Parfois elle s'arrêtait, elle interrompait sa course le long du barbelé, elle les regardait, eux, à l'intérieur, l'air désesparé, l'air de ne plus comprendre, et de grosses rides chagrines lui barraient le front comme à une vieille femme qui se rend compte qu'elle perd la tête, qu'elle a oublié ce à quoi elle était en train de penser – et tout à coup ça lui revient, cette douleur, ce

déchirement, jusqu'à quand faudra-t-il durer –, alors elle se remettait à aboyer puis elle repartait en flairant, soupçonneuse, les lambeaux de plastique accrochés à la clôture.

Eux marchaient tous les trois le long du grillage barbelé, à l'intérieur – du mauvais côté –, sans faire attention à cette bête qui les suivait du regard, leur enviant peut-être la gamelle qu'on allait leur remplir d'une boue tiède à base de haricots. Ils étaient vêtus de grosse toile brunâtre, sale. Des pantalons trop larges qu'il fallait remonter tous les dix pas et des vestes trop courtes. Il se revoit marchant avec les deux autres sous l'escorte d'un gardien armé, chacun portant une pelle sur l'épaule. Une flaque de lumière pâle miroitant puis s'éteignant près de la palissade. Ils revenaient de la corvée, l'odeur des latrines sur eux, les pieds glacés dans les savates de plastique, la terre rouge sous les ongles. Comme ils avaient rendu leur pelle on les laissait revenir seuls, et ils s'en retournaient tous les trois, sans se presser, les bras ballants. Ils étaient fatigués, ils ne disaient pas grand-chose. De gros nuages noirs massés au-dessus du camp précipitaient la fin du jour, la nuit venait avant l'heure. Sana avait dit Il pleuvra encore, jusqu'à quand tout cela va-t-il durer ? Puis ils s'étaient tus. Ils allaient bientôt retrouver l'humidité de leur couverture, une couverture grise et rêche qui dès la première pluie avait dégagé une odeur inexpugnable de suint et de laine mouillée. Ils se prenaient à regretter le soleil qu'ils avaient maudit tout l'été, l'implacable soleil qui s'acharnait sur la toile des tentes, sur la tôle ondulée des baraquements, qui faisait luire les

armes à l'épaule des gardiens et sur les affûts, en haut des tourelles de charpente, à peine des miradors, bâties comme le reste à la va-vite. Au début ils devaient garder les mains sur la nuque pendant les appels interminables qu'il leur fallait subir plusieurs fois par jour, assis en groupes de soixante, six rangs de dix, en pleine chaleur et des heures durant, immobiles, guettant leur nom dans la litanie des noms obscurs. C'étaient des étudiants, des garçons de ferme, des ouvriers des chantiers navals ou de la cimenterie, des apprentis, des employés. Des jeunes et des pères de famille apeurés. Des vieux, aussi. Qui donc avait pris part aux événements parmi ces types à la nuque rasée, humiliés et inquiets, retenant leur colique pendant l'appel, attendant qu'il finisse pour enfin soulager dans la puanteur de latrines en planches leurs intestins démolis par la bouillie de haricots qu'on leur servait matin et soir ? Des journées sans fin, hébétés de chaleur, à se laisser tarauder par l'envie d'une femme, par l'inquiétude pour un enfant malade ou le souci d'une affaire manquée. Par le désir de fumer une cigarette. Des journées entières livrés sans défense aux souvenirs étranges d'une existence qui appartenait désormais à une autre époque et qu'ils repassaient dans leur mémoire, un pan après l'autre, incroyables — toute une vie à réinventer pendant ces heures interminables. Et les nuits leur semblaient à peine plus courtes, qu'ils passaient à réfléchir, allongés sur le dos et les paupières serrées. Malgré tout, du temps s'écoulait. Ces nuits et ces jours finissaient par devenir des semaines enfilées les unes aux autres en un long été rouge (car ce camp était installé dans

une zone latéritique où la poussière rouge se mêlait à la sueur, dégoulinait le long du dos, s'incrustait dans les rides). Puis le soleil recula enfin, l'été lâchait prise. Les gardes distraits par cette routine qui n'en finissait pas oubliaient de suivre de leur arme les détenus qui se rendaient à la corvée. Ils en venaient à échanger quelques mots avec eux – des insultes, mais c'étaient tout de même des mots. Des cigarettes commençaient à circuler. Une fois par semaine on les faisait mettre en rangs devant les baraquements de la direction, près des cellules, et là on leur lisait à voix haute les messages reçus, quinze mots autorisés, pas un de plus. Parfois un chat, pour lequel un gardien s'était pris d'amitié, passait et repassait entre les barreaux et tous le regardaient, pensifs, se faufiler librement dedans, dehors. Dedans. Dehors.

Puis ce fut la fin du mois de septembre et aucun élément nouveau ne permettait d'espérer une libération prochaine. L'enfant était depuis longtemps guéri et l'affaire oubliée. Le manque de cigarettes les tourmentait moins. Il pleuvait sans arrêt, les tentes prenaient l'eau, l'humidité pénétrait les vêtements et les corps. Ils pataugeaient dans une boue sanguinolente. Autour des latrines de grandes flaques s'étaient formées, la merde ne s'écoulait plus. Chaque soir un groupe de trois détenus était désigné pour s'en aller, pelle sur l'épaule et sous l'escorte d'un gardien armé, creuser des rigoles afin de dévier le trop-plein vers l'extérieur. Après quoi ils rendaient leur pelle et s'en retournaient sous leur tente, dormir là où ils dormaient tous les soirs, sur ce coin de terre rouge qui leur était attribué. Encore

une nuit, l'automne s'avancait, rien ne permettait alors d'imaginer que quelques semaines plus tard ils seraient libérés de la même façon arbitraire et imprévisible qu'ils avaient été arrêtés un jour de mai pour être parqués à l'intérieur de ce camp bâti à la hâte à l'aide de planches récupérées et de vieilles toiles de tente, tout cela, arrestations et libérations, survenant brusquement, comme sous l'impulsion d'un caprice. Cette fois-là donc, c'était un soir d'automne, il faisait froid, il y avait encore au bas du ciel une longue bande de jour pâle et on entendait un chien aboyer sans arrêt, à croire que son maître était enfermé dans le camp et qu'il l'appelait, depuis l'autre côté du grillage. Leurs savates faisaient un petit bruit de succion dans la terre boueuse, le pied glissait de côté sur la semelle de plastique et ils se disaient qu'il n'y avait aucune raison d'espérer des chaussures pour l'hiver.

Le dernier lambeau de jour s'est depuis longtemps éteint, il fait nuit derrière la vitre du train striée de gouttes de pluie. Rien n'est visible au-delà sinon le fantôme d'un autre Vaart, blême et légèrement double. Il lui faudra attendre de traverser des villes pour voir quelque chose : carrefours vides où clignotent des feux, un halo d'air humide accroché aux lampadaires et l'ardoise mouillée des toits. Le train s'arrête parfois dans un long grincement, deux minutes d'arrêt. Vaart distrait regarde le quai désert. Peut-être y a-t-il sous un auvent un homme qui attend, avec un parapluie. Deux minutes d'arrêt, le train est reparti.

Ils dormaient sur des matelas trop minces qu'ils déroulaient le soir dans ce coin de tente qu'on

leur avait accordé comme leur étaient accordés la gamelle et le quart de métal, quelques mégots et peut-être, pour les plus chanceux, une photographie cornée qu'ils regardaient en tournant le dos aux autres. Un soir comme un autre. Ils s'étaient rincé les pieds dans un seau à l'entrée de la tente, puis ils étaient allés dans leur coin dérouler leur matelas pour la nuit. Le lendemain trois autres repartiraient, une pelle sur l'épaule pour quelque autre corvée, ou la même car il pleuvait sans arrêt, et tout sans cesse était à refaire.

Au début ils n'osaient pas parler à voix haute, ils mettaient la main devant la bouche pour raconter en chuchotant comment ils avaient été arrêtés, et sans doute y avait-il dans leurs récits quelques mensonges, quelques inexactitudes, quelques omissions à peine volontaires. Tous craignaient d'avoir commis une faute, une faute inconnue d'eux dont ils se seraient rendus coupables sans le savoir, une imprudence qui leur aurait échappé et qu'ils payaient maintenant, et instinctivement ils cherchaient à corriger certains faits par de petits arrangements, introduisant dans leurs récits de légères incohérences qui semaient le doute dans l'esprit de qui les écoutait, revenant sur ce qu'ils avaient dit, se contredisant, comme la bête capturée qui se débat et ne fait que resserrer le piège.

Le troisième était plus jeune, un garçon roux à la voix désagréable, toujours à s'apitoyer sur lui-même parce qu'on l'avait frappé, parce qu'il était orphelin, parce qu'il avait froid. Et faim. Toujours à raconter la même histoire. Sana se méfiait de lui. Même quand sa plaie avait été cicatrisée

il avait continué à garder autour de la tête le bandage malpropre qu'il portait à son arrivée. Pourquoi la mémoire de Vaart s'encombre-t-elle du souvenir de ce type-là dont il a par ailleurs oublié le nom ? Il suffit de trois inconnus entrevus par la fenêtre d'un train pour faire resurgir l'image déplaisante de ce garçon teigneux et sournois. Preuve que quitter Obronna n'aura servi à rien.

On savait que c'était le mois de mai rien qu'à voir les guirlandes tendues d'un lampadaire à l'autre et la façade du théâtre rayée de calicots portant Son nom. Un printemps de papier fleurissait en quelques jours dans les rues d'Obronna où se multipliait Son portrait, d'abord sur de petites vignettes derrière les pare-brise des autobus et des taxis, puis, au fur et à mesure que le grand jour approchait, sur des affiches collées aux vitrines des magasins et sur des panneaux en planches. Enfin c'était l'épiphanie de l'immense portrait peint par des étudiants des Beaux-Arts sur de larges bandes de toile cousues ensemble, œuvre de longue haleine et tenue secrète pendant tout l'hiver. Les yeux étaient atteints d'un léger strabisme, le nez était trop gros et les lèvres trop épaisses sous une moustache trop noire, l'ensemble du même style (et sans doute dû aux mêmes artistes) que ces affiches de cinéma où louchaient des sorcières à cheveux jaunes. Ce portrait démesuré était déroulé la veille, du haut d'un échafaudage monté pour la circonstance en face de la tribune où Il prendrait place le lendemain pour assister au défilé.

En passant devant les écoles, par les fenêtres ouvertes on entendait les gamins chanter en chœur l'hymne national, en présence du directeur qui se tenait sur le coin de l'estrade, se mordant les lèvres et le sourcil froncé (on était le neuf mai et c'était encore faux). Dans d'autres classes d'autres enfants confectionnaient des fleurs en papier sous la direction d'une institutrice irritable, et ce n'était pas seulement dans les écoles, à croire que toute la ville s'était mise à fabriquer des corolles de papier crépon en se piquant les doigts avec le fil de fer, on en faisait aussi dans les bureaux, derrière le comptoir des boutiques et le soir dans les cuisines. La ville entière sécrétait des fleurs de papier fripé, des milliers de fleurs qui seraient piquées dans les cheveux des petites filles, lancées sur le passage du défilé, accrochées aux portes des maisons, aux portières des voitures, et décoreraient les chars où des filles de fonctionnaires agiteraient majestueusement leur main gantée de satin turquoise. Depuis des mois des escadrons de majorettes s'entraînaient. Quelques centaines de jeunes gens répétaient trois fois par semaine le spectacle prévu pour l'après-midi du douze, faisant et défaisant sans cesse des figures sur la pelouse du stade, enchaînant les cercles, les carrés, les étoiles, pour y dessiner enfin le drapeau national.

Puis venait ce jour-là où les bureaux, les écoles et les magasins fermaient pour que les employés, les écoliers, les commerçants, tous enfin, pussent regarder passer sur un char fleuri la nièce potelée du vice-ministre de l'Industrie et du Commerce. On amenait les gens en autocar, il en fallait de toutes

les régions du pays. Que les trottoirs soient noirs de monde, qu'on se bouscule sur la place du Douze-Mai, que le stade soit comble. Il y avait, venus de la capitale, des employés des ministères dont la présence était obligatoire, des membres du corps enseignant (des représentants de toutes les écoles devaient défiler, les hommes en costume brun, les femmes en beige, et ce jour-là ils n'avaient jamais le temps de déjeuner), des militaires des différentes armes précédés de leurs cliques respectives, des ouvriers qui travaillaient dans des usines de la région, des gars des chantiers navals et de la cimenterie.

Il n'avait pas plu depuis plusieurs jours. Vaart, qui habitait près de la place de la Constitution, avait été réveillé ce matin-là par des camions-citernes arrosant la chaussée. Très tôt un hélicoptère avait commencé à tourner, toute la journée il allait décrire des cercles au-dessus de la ville avec un entêtement de charognard. Sur la place on décorait la tribune où quelques heures plus tard, face à ce monstrueux portrait qu'on avait fait de Lui et qui, dans sa naïveté, avait la vérité des caricatures, Il prendrait place pour regarder d'un air martial des hommes d'âge mûr défiler au pas en brandissant des fleurs de papier rose, tandis que des policiers en civil se glisseraient dans la foule massée sur les trottoirs et auraient l'œil à tout, notant les maisons mal pavoisées et faisant fermer les fenêtres.

Au-dessus des quartiers résidentiels se trouve un point de vue où les mariés viennent se faire photographier. De là on peut monter encore jusqu'à une maison en ruine : des murs crevés

couverts de graffiti, des vestiges de carrelage, des gravats. Des pommiers qu'on ne taille plus depuis longtemps trahissent un ancien jardin. Le matin du douze mai il était venu s'asseoir là, sur un muret. C'était une de ces journées très chaudes où l'on croit percevoir sur l'horizon un léger tremblement, comme l'élation de la mer vers le ciel. Il n'y avait pas de vent. Des insectes jaune et noir faisaient plus de bruit que l'hélicoptère là-bas – rien de plus qu'un autre insecte qui tournait au-dessus du port. Il avait les doigts poisseux d'avoir cassé une tige. Sur une branche, des fleurs se désagrégeaient et tombaient comme des poignées de confettis. Aucun vent ne les avait fait choir, seulement un peu de temps qui avait passé. Une coccinelle se promenait sur son bras. Il l'avait taquinée un peu, elle s'était envolée. Il y avait un cargo sur l'horizon mais aucun voilier. En tendant l'oreille on croyait entendre une rumeur, mais ce n'était que le silence qui moussait au creux de l'oreille, comme la mer qu'on écoute dans ces gros coquillages ourlés de rose. Un frémissement troublait les feuilles dans les arbres, juste au-dessous de lui. Le soleil commençait à être plus chaud. Il avait remarqué un deuxième hélicoptère qui n'était pas là avant. Il flottait une légère odeur de brûlé. Cela venait du quartier des ferrailleurs qu'on repérait de loin à cause des fumées. Il avait emporté de quoi manger, décidé à ne rentrer qu'à la nuit. Il pensait revenir tard, sans se presser, marchant sur les trottoirs pleins de confettis, de papiers gras, de ballons éclatés. Des camions-citernes passeraient pour laver les rues à grande

eau. Les hélicoptères auraient cessé de bourdonner au-dessus de la ville. Ne circuleraient plus que quelques voitures de police. Les derniers autocars auraient quitté la gare routière, ramenant vers la capitale leur chargement de majorettes fatiguées et de fonctionnaires en sandales. Il n'était pas pressé de quitter son muret où il voyait filer de temps à autre la queue d'un lézard. Avant de continuer sa promenade, il avait sorti un sandwich de son sac, s'était mis à mastiquer. Une mouche revenait sans cesse se poser sur le pain, agaçante.

C'est à ce moment-là qu'il avait entendu monter de la ville le sifflement vertical d'une sirène, et il avait pensé tout d'abord qu'il était midi et qu'on était sans doute le premier lundi du mois. Mais ce n'était pas le cas. Et tout de suite après ou en même temps (à moins qu'elles ne l'eussent précédé, c'était difficile à dire), il avait entendu des sirènes de police ou de voitures de pompiers. Ou d'ambulances. Cela semblait d'abord venir de la partie moderne de la ville, autour de la place de la Constitution, puis ces sirènes avaient paru se fragmenter, on aurait dit qu'elles se multipliaient, qu'elles gagnaient tous les quartiers. Et il lui semblait aussi entendre une clameur, comme celle qui s'élève certains soirs de match quand un but est marqué dans un stade qu'on voit de loin à cause de la nuit blanche, juste au-dessus. Il y avait maintenant quatre hélicoptères dans le ciel d'Obronna. Un cinquième s'était détaché des autres et était parti vers l'est, il l'avait perdu de vue assez vite. Il s'était mis debout, cherchant quelque signe visible d'une catastrophe, les yeux écarquillés jusqu'à l'éblouissement. En

bas la ville brasillait dans la chaleur. À part le va-et-vient des hélicoptères aucun mouvement n'était perceptible. Pourtant quelque chose s'était produit, et il restait debout à se demander ce qu'il allait faire, tandis qu'avec la fièvre d'une passion impossible à assouvir la mouche tétait un petit bout de gras de jambon.

Le couvre-feu avait été décrété dans l'après-midi. L'armée ratissait la ville, secteur par secteur. Elle se montrait plus dure dans les quartiers situés à l'est où depuis quelque temps on avait vu apparaître sur les murs certains graffiti tracés la nuit, au charbon ou à la craie. On ne pouvait plus entrer dans Obronna ni en sortir, les issues de la ville étaient fermées, seuls circulaient les véhicules militaires. Aucune dérogation ne fut faite, pas même pour les ambulances. Le treize, des camions, des jeeps et des chars roulaient vers Obronna, soulevant à leur passage des nuages de poussière. Mais tout cela a déjà été raconté ailleurs.

En deux jours près d'un millier d'hommes avaient été arrêtés et emmenés dans un camp militaire qu'on avait transformé à la hâte en camp de détention. Ils avaient été parqués là sans trop savoir pourquoi, repassant dans leur esprit les dernières heures, les derniers jours, les années précédentes, reculant jusqu'à l'enfance, tâchant de trouver à quel moment de leur vie ils avaient commis cette faute qu'ils payaient maintenant. Certains étaient absents au moment où les chars fleuris descendaient l'avenue entre les façades pavoisées, considérant sans doute que le douze mai était un jour férié comme un autre. Ils avaient eu grand tort. Le soir,

quand ils avaient voulu rentrer, ils s'étaient heurtés aux barrages de police.

Rien ne permettait à ce moment-là d'imaginer que quelques mois plus tard tous les détenus, enfin presque tous, seraient relâchés et que le camp serait fermé puis démantelé, qu'il n'en subsisterait plus que quelques murs qui à leur tour disparaîtraient, érodés par les larcins que viendraient commettre, la nuit venue, les paysans des environs, un parpaing par-ci, une brique par-là, qu'un jour ce camp qui semblait devoir exister éternellement serait effacé du paysage, qu'il n'en resterait que quelques vestiges de ciment contre lesquels la poussière rouge soulevée par le vent viendrait s'accumuler, que quelques années suffiraient pour que de jeunes paysans poussent devant eux leurs moutons et sifflent leur chien sans remarquer les boursouffures de la terre dues à des restes de maçonnerie indéchiffrables, simples pierres sur lesquelles on bute, comme des caillots dans la terre sanguinolente des collines.

L'été durait dans une sorte de torpeur. Il y avait du monde aux terrasses. Les commerçants faisaient des affaires. Des petits voiliers tiraient des bords près de la côte. Au cinéma des couples s'embrassaient. Mais tout cela sonnait faux, c'était pour donner le change. Obronna était une ville de carton-pâte. On continuait à arrêter des gens et tout le monde faisait comme si de rien n'était, le visage fermé et l'esprit en alerte. Quelque chose de cette atmosphère a perduré bien après que le camp fut démantelé, mais en apparence la vie était redevenue normale. L'année suivante le Président marquait

son pardon à la ville coupable en faisant construire un palais sur la colline, juste au-dessus des quartiers est (mais les couloirs des prisons continuaient à résonner de bruits de pas, de claquements de grille qu'on referme et d'autres bruits encore, plus étouffés, plus lointains, qui laissent deviner des choses dont on n'aime pas parler).

Et l'autre, le rouquin au bandage, mentait-il quand il racontait tous ces kilomètres à pédaler, suant d'effort et de peur, l'oreille tendue au souffle du pneu sur l'asphalte, mentait-il quand il racontait les heures qu'il avait passées, mal caché dans un creux d'herbe sèche, à attendre la nuit en redoutant les chiens, les jumelles rivées sur ce qui grouillait là au fond de cette vallée à l'écart de la route : des baraquements et de grandes tentes, comme des tentes de scouts, et des petits miradors en planches avec des sentinelles ? Plus tard, chez lui, il s'était endormi, la tête sur le bras comme un écolier fatigué s'endort sur ses devoirs, d'un sommeil qui l'avait pris par-derrière, lui courbant la nuque vers la table encombrée de miettes, un sommeil si profond qu'il avait fallu plusieurs coups violents frappés à la porte pour le réveiller enfin. Ils avaient cogné de nouveau. C'étaient eux. Les coups avaient fini par se frayer un passage dans les herbes hautes du rêve où il était encore empêtré, coups et rêve d'abord confondus puis se dissociant peu à peu jusqu'à ce qu'il se réveillât pour de bon, la bouche pâteuse, tout poisseux de sommeil inassouvi, la toile cirée collante sous son coude et cette mouche revenant sans cesse sur son visage. Il faisait chaud, le soleil entrait par le carreau, le bruit des coups sur

la porte lui martelait la tête, comme un avant-goût des coups qu'ils allaient lui donner juste après, dans la cour de la maison, devant cette bicyclette salie d'une terre rouge qu'on ne trouve que près de ce camp où il était maintenant détenu. Dans le camion qui l'avait amené sa tête saignait, il voyait les gouttes de sang tomber régulièrement sur son pantalon, c'était comme l'écoulement d'un sablier qui lui aurait compté ses dernières heures, il avait l'impression qu'il allait s'évanouir mais non, un gardien peut-être un peu médecin lui avait nettoyé sa plaie avec de l'alcool, il avait dû se retenir pour ne pas crier, et le voilà maintenant la tête bandée, à cause de cette putain de terre rouge sur son vélo, cette terre qu'il retrouvait dans tous les plis de l'espèce de pyjama qu'on lui avait fait enfiler à son arrivée, cette terre rouge qui teignait son bandage couleur de brique et de sang. Il se revoyait debout dans la cour, deux soldats qui le tenaient et deux autres qui cognaient, cognaient, pour lui faire dire ce qu'ils savaient déjà. Il avait senti sa lèvre trembler mais il continuait à dire non. Toujours cette même histoire qu'il racontait.

Comme ils avaient rendu leur pelle on les laissait revenir seuls. Ils étaient fatigués. L'un d'eux dit Il pleuvra encore, jusqu'à quand tout cela va-t-il durer, puis ils se turent, jusqu'à ce que l'autre recommençât à parler, revenant sans cesse sur son histoire, échafaudant d'absurdes projets d'évasion. Les deux autres ne l'écoutaient pas, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à ressasser sa rancœur contre tout le monde et surtout contre cette femme qui n'était même pas descendue quand ils étaient

venus l'arrêter, n'avait même pas essayé de faire quelque chose, l'avait laissé emmener sans rien dire, la pouffiasse, et Vaart commençait à en avoir assez de ce type, en plus il avait la sale manie de cracher par terre, qu'est-ce qu'il avait donc à s'énerver comme ça ce morveux, alors il lui avait dit Nous aussi on est là on ne sait même pas pourquoi alors pourquoi pas toi, et l'autre avait fini par se taire et dérouler son matelas en silence. Le froid les faisait frissonner. Un piquet de tente avait dû lâcher quelque part : on entendait battre mollement la toile dans le courant d'air glacé.

Le soir venu, ils n'étaient autorisés qu'à chuchoter. Sous la tente montait comme un bruissement de feuilles : une centaine d'hommes remuant sur leur matelas et rangeant leurs petites affaires en bavardant avec leur voisin. Et chaque soir venait un moment où le bruit cessait, comme lorsque le vent tombe, un moment où les chuchotements semblaient se défaire et les mouvements s'espacer pour faire place au silence. Comme si le silence les avait accompagnés tout le jour, comme s'il n'avait jamais cessé d'être présent sous les bruits du camp. Une nappe d'eau dormante impossible à troubler. On n'entendait plus que quelques bruits isolés qui paraissaient grandir le calme. Le froissement d'un papier. Une boîte métallique qu'on referme. C'était peu avant qu'on éteigne les grosses lampes qui se balançaient au-dessus des matelas (la nuit, on ne laissait que deux veilleuses). Un souffle de découragement passait sur les têtes baissées. Sana tournait le dos à tout le monde, assis dans son coin, absorbé par quelque chose qu'il essayait de cacher aux

autres, le dos courbé, les épaules ramassées vers l'avant, tout son corps devenu rempart derrière lequel regarder tranquillement une photographie cornée qu'il avait réussi à conserver. Elle était barée dans un coin par une craquelure blanche, la pellicule brillante et colorée s'était fendue, laissant voir une ligne oblique de papier pelucheux. Un soir il s'était décidé à la montrer, peut-être parce qu'à force de la regarder tout seul elle commençait à perdre de son pouvoir. Il l'avait sortie d'une petite boîte qui avait dû contenir des cigares. C'était la photo d'une brune en robe rouge, devant la mer, un jour d'été. Elle s'appelait Mona. Vaart n'avait rien répondu, l'autre avait remis la photo dans la boîte.

La première image qu'il avait vue d'elle : une femme en robe d'été photographiée devant la mer. Le rouge de la robe, le bleu de la mer et du ciel. Et aussi le noir de ses cheveux et d'une ligne derrière elle – la rambarde sur laquelle elle s'appuyait. Il y avait du vent ce jour-là : l'étoffe de la robe, une étoffe légère, peut-être un peu transparente, flottait sur le côté, marquant la forme des cuisses comme une draperie mouillée. Ses cheveux volaient, une mèche lui barrait le visage, qu'elle avait dû essayer de chasser d'un mouvement de tête comme un animal agacé par un insecte. Elle portait des lunettes de soleil où se reflétait le décor tronqué d'une histoire qu'il ne connaissait pas. En regardant mieux, il semblait que le bleu du ciel n'était pas si pur, que le rouge de la robe, qui au premier abord lui avait paru cerise, n'était pas si franc, qu'il tirait légèrement sur le jaune. Était-ce dû à la qualité médiocre de l'image, un peu surexposée peut-être ? Ou bien,

au contraire, les couleurs étaient fidèles et la photographie révélait l'approche du crépuscule par un inflexionnement des teintes, bien avant que la robe continuât seule à flamber dans l'air mauve ? Donc ce n'était pas le crépuscule, c'était comme le presentiment du crépuscule, tout juste un signe dans l'après-midi déjà mûr. Le vent soufflait, soulevait la robe qui gonflait au-dessus du genou. Elle s'appuyait sur la rambarde – peut-être était-ce sur le balcon d'une maison ou d'un hôtel où ils avaient passé la nuit. L'étoffe légère, les sandales, la lumière, tout montrait que c'était l'été. Le fer chaud sous la paume et la robe décolletée. En bas, il y avait peut-être une rue où passaient des gens. En levant la tête, quelqu'un avait pu voir la tache coquelicot de sa robe et ses cheveux flottants, et il avait continué son chemin, pensant à autre chose ou bien ému tout de même par cette fille en rouge sur le balcon, là-haut, inaccessible, parfaitement inconnue. Peut-être que dans un rêve sibyllin il avait senti un frôlement de cheveux et la caresse d'un vent chaud dans un tissu rouge. Au matin, il aurait oublié et son rêve et la femme au balcon. Il serait passé devant l'hôtel sans même lever les yeux. Le balcon serait vide et la porte-fenêtre fermée.

Un piquet mal planté sans doute. On entendait battre un pan de toile, un claquement sourd qui faisait comme un bruit de rame dans la nuit froide, humide. Vaart écoutait, les yeux grands ouverts en se rappelant un quai, un jour de fête, où claquaient dans le vent bleu des drapeaux multicolores. Une veilleuse se balançait toute la nuit au-dessus de leurs têtes, promenant sur eux un rond de ténèbres

jaunes. Autour de lui ils étaient tous couchés. Beaucoup faisaient semblant de dormir.

Sana se rappelait un autre été et l'image d'une femme en rouge essayant de chasser une mèche de cheveux que le vent lui ramenait sans cesse devant le visage. À force de regarder cette photo (le rire toujours recommencé, la surface brillante et impénétrable des lunettes de soleil, le désordre figé de la chevelure tordue par le vent), il finissait par ne plus la reconnaître. La robe était de plus en plus rouge et le ciel de plus en plus bleu. Son souvenir violemment colorié comme une image de mode se desséchait peu à peu. Il avait pris cette photo sur le balcon d'une villa où ils allaient souvent, une grande villa inachevée, sur la route de la corniche. C'est là qu'il avait été arrêté le lendemain de l'attentat. Est-ce qu'il en avait eu le pressentiment, après coup c'était difficile à dire. Ils se retrouvaient dans cette maison que son père à elle avait fait construire. Il n'avait pas eu le temps de la terminer et sa mère ne s'y intéressait pas : les travaux avaient été interrompus, seule une chambre au premier étage était aménagée, c'était là qu'ils couchaient.

Sana se retournait sur son matelas. La toile de tente continuait à battre, un pan mal attaché se gonflait, retombait, se gonflait encore, laissant entrer un peu de nuit humide. Il se roulait dans sa couverture, s'y cachait la tête pour mieux se rappeler la route qui monte légèrement et fait quelques virages avant de redescendre en pente douce et filer tout droit, parallèle à la côte, entre les dunes plantées d'oyats et de mornes étendues où vaguent les moutons. Il y a peu de villages sur cette route. Passé

la zone de la cimenterie où les quartiers est viennent finir en bidonville, les maisons se font rares. La côte est jalonnée de plages infestées de puces de mer. Le dimanche, à la belle saison, les familles s'y rendent en autobus. De grosses femmes plantées dans l'eau peu profonde, leurs chaussures à la main et la jupe relevée sur leurs jambes variqueuses, surveillent le bain de leur marmaille. Les jeunes gens jouent au ballon en essayant de se faire remarquer, les filles ricanent par petits groupes. Sur toutes ces plages il y a des buvettes : quelques chaises de tôle peinte posées à même le sable, à l'abri d'un auvent de roseaux où le vent passe avec un bruit de papier froissé. On y vend des sandwiches et des boissons gazeuses dans des seaux d'eau où flottent des morceaux de glace. Il faut prendre garde aux tessons de bouteille quand on marche pieds nus. Les papiers gras et les sacs de plastique s'envolent au ras du sable, le vent les plaque contre les clôtures, de loin on dirait des oiseaux capturés qui se débattent. Il y a aussi des abris de planches où les baigneurs viennent faire leurs besoins dans l'ombre vibrante de mouches. C'est ce qu'on appelle la route de la corniche, sans doute à cause de ce faible relief peu après Obronna – à peine un bout de falaise miniature.

La maison n'était pas finie, personne n'y avait vraiment habité, il y avait encore des sacs de ciment et des moellons empilés, moins nombreux qu'au début sans doute, parce qu'on avait dû piller le tas peu à peu, comme ces tombes anciennes que les paysans des alentours démontent morceau par morceau, récupérant les pierres pour réparer un mur ou construire un poulailler, et le crépi n'était plus

blanc, comme si le processus de ruine avait déjà commencé, que cette maison se déconstruisît avant d'être terminée. On avait prévu des terrasses donnant sur la mer mais, sauf au balcon de la chambre, les balustrades n'avaient pas été posées. Le terrain tout autour était en friche. Il y avait en contrebas quelques arbres fruitiers à l'ombre desquels dormaient des chiens faméliques au pelage beige. Pourtant la porte-fenêtre donnant sur le balcon était parfois ouverte. À une certaine époque, les gens qui passaient sur le chemin ont pu voir un store bouger et même, qui sait, une femme en rouge tournant le dos à la mer, les mains sur la balustrade et le corps cambré, laissant couler vers eux ses cheveux noirs. Tout cela un jour n'existera peut-être plus : les murs démontés peu à peu, les sacs de ciment et les moellons volés jusqu'au dernier, la maison déconstruite pierre à pierre, l'endroit désormais vide et rendu aux chiens errants. Malgré la lumière du jour et le bruit du store battant dans le courant d'air, elle dormait encore, ou bien elle s'était réveillée plus tôt puis s'était rendormie, sa main de dormeuse aux doigts relâchés posée tout près de son œil à lui. Le store bougeait dans le vent, s'écartait, laissant voir une bande de ciel et la lumière violente de la journée nouvelle. Alors lui prendre la main, lui ouvrir les doigts pour ne plus les voir à demi repliés comme des griffes d'oiseau mort, qu'elle se réveille enfin. La toile rayée battait doucement. Les ombres se déplaçaient. Ses cheveux lui cachaient le visage. Les soulever tout doucement pour voir si c'était bien elle et quelle figure elle aurait ce jour-là, puis plonger

dans l'obscurité chaude, sous le drap. Elle ne dormait déjà plus tout à fait, il lui caressait le ventre, il passait la main sur sa toison, d'abord en l'effleurant à peine comme on caresse un petit animal farouche, puis de plus en plus fort, et là elle ne dormait plus du tout, riait un peu, son sexe apprivoisé sentait le yaourt et la morille, alors se coucher sur elle et se frayer un passage vers le puits sombre, vers le gouffre de bonheur soyeux où se jeter, comme si c'était pour la dernière fois. Ils passaient les soirées sur la terrasse. Ou bien à l'intérieur quand il faisait trop froid. Regarder les feux des bateaux de pêche, les lamparos et le scintillement des balises. Quand on annonce de la tempête, les cargos et les pétroliers viennent se mettre à l'abri dans la baie. De temps en temps on voit le phare vacillant d'un cycliste attardé qui rentre chez lui sur un chemin de terre. La route passe de l'autre côté, il n'y avait rien entre la mer et eux qu'une zone inhabitée finissant sur la frange de dunes. C'était une grande maison vide traversée par le vent de mer, une maison idéale qu'il reconstruisait dans sa tête, pierre à pierre.

L'ampoule se balançait dans le courant d'air. On devinait les corps allongés dans le cercle de lumière croupie. À la droite de Vaart, le rouquin dormait sur le dos. Quand il ronflait trop fort il se réveillait. Il grattait ses croûtes, le bandage glissait, il se mettait à jurer. N'en finissait pas d'arranger sa couverture. Se retournait sans arrêt sur son matelas avant de se rendormir, ronflant légèrement d'abord, puis de plus en plus fort. Il passait son temps à gémir sur lui-même, disant qu'il n'était pas d'ici, qu'au fond

il était étranger, que tous ces problèmes d'Obronna, ça ne le concernait pas. Pauvre type. Il racontait toujours la même histoire, chaque jour un peu différente. Une histoire confuse où il était question de guerre et d'enfance malheureuse. Il crachait sans arrêt par terre. Il fatiguait tout le monde. Pas étonnant qu'il ait fini de cette façon. Pourquoi se rappeler justement celui-là ? Il poussait de petits gémissements comme un animal blessé, son sommeil était secoué de frissons, de légers soubresauts. Il rêvait. De drôles de rêves sans doute. Il disait qu'il faisait des cauchemars – des choses qui lui étaient peut-être réellement arrivées, mais alors, il y avait très longtemps de cela, des choses qui dataient d'avant l'orphelinat. Personne ne l'écoutait. Il finissait par se taire, allongé sur le dos et les paupières serrées, impossible de dormir avec toutes ces histoires qu'il remâchait sans arrêt, les coups frappés à la porte et lui écroulé sur la table, il n'avait même pas fini son repas, les coups redoublant, finissant par entrer dans son rêve, et juste avant de s'éveiller tout à fait et de comprendre que c'étaient eux, son rêve avait fait place à l'éclat éphémère d'un souvenir très ancien : une foule sombre, comme de grandes algues autour de lui, et c'était comme s'il nageait, à moins que ce ne fût un effet de la fatigue et du manque de sommeil. Il faisait nuit, tout le monde courait dans le même sens comme s'il fuyait quelque chose, il s'agissait d'un train à prendre, le sol était irrégulier – des pierres ou des objets sur lesquels on butait –, peut-être que le train était arrêté en rase campagne, il y avait si longtemps de cela, il était si petit, il courait comme tout le

monde le long du corps menaçant et désiré d'un énorme train noir couché dans la campagne, le mufle de la locomotive posé à terre attendant soupirant, il était petit, trop petit, entouré d'adultes tellement plus grands que lui, et il faisait froid, il faisait noir. Il lui semblait qu'il y avait de la neige, mais c'étaient peut-être des paillettes de mica brillant à la lumière blanche d'un lampadaire sur un quai de gare – ou bien c'était plus tard, dans ces rêves revenant toujours, de ces rêves où il doit prendre un train qu'il a peur de rater parce que c'est une question de vie ou de mort et il ne sait pas pourquoi, il y a de la neige par terre, une neige qui brille comme s'il y avait du soleil alors que c'est la nuit, et cette neige, il y en a de plus en plus, elle le fait glisser, elle l'empêche d'avancer, le train va partir et lui se débat dans les algues de la foule en manteaux sombres, des hommes en uniforme crient des choses dans une langue qu'on ne comprend pas, devant des uniformes on a toujours peur quoi qu'on fasse, il va manquer ce train... Et il se rappelait que la main qui tenait la sienne s'était ouverte tout d'un coup, délibérément, et que l'adulte qui l'accompagnait s'était enfoncé dans la foule comme une pierre coule au fond de l'eau, immédiatement disparu, avalé par elle. Il n'aurait su dire qui c'était, sans doute ne le savait-il même pas alors. Ses parents n'étaient pas là, il ne les a plus jamais revus, il n'a aucun souvenir d'eux. C'était le début d'une longue chaîne d'inconnus qui allaient se le passer de l'un à l'autre comme un paquet qu'on ne tient pas à garder. Puis il se revoyait répétant à des inconnus la seule chose qu'il savait, son nom à lui, tout ce qu'il

lui restait du temps d'avant. Il lui semblait se souvenir qu'on lui avait promis une petite sœur pour Noël, or ce Noël-là il avait reçu un bâton de sucre enveloppé dans du papier rouge et une savonnette qui ne sentait rien. Il y avait d'autres enfants du même âge, on leur avait fait chanter des chants de Noël autour d'un sapin décoré de fleurs de papier rouge, le même papier que celui qui enveloppait le bâton de sucre, un papier qui ne brillait pas, et tous avaient reçu la même chose : un bâton de sucre et un morceau de savon sans parfum.

Ou peut-être rien de tout cela.

Quand Vaart fut appelé un matin et qu'on lui dit qu'il devait prendre ses affaires et aller avec le gardien jusqu'au bâtiment central, tout le monde cessa ses activités du moment pour le suivre d'un œil inquiet, se demandant quel signe il fallait y voir. Il y eut un instant de stupeur quand un peu plus tard on le vit s'éloigner seul, de l'autre côté de la clôture. Il portait ses vêtements qu'on lui avait rendus et marchait d'un pas tranquille sur le chemin de terre qui rejoignait la route. Libre. Une jeep qui venait de sortir du camp s'arrêta à sa hauteur. Il y monta, et la voiture disparut en direction d'Obronna. Puis très vite l'agitation gagna toutes les tentes.

Parce qu'une telle libération devait cacher bien des choses qu'on ignorait. On se mit à raconter sur lui toutes sortes d'histoires. Jusque-là personne n'avait prétendu connaître Vaart ni savoir de lui quoi que ce fût, et voilà qu'il s'en trouvait maintenant pour prétendre tenir de source sûre que sa

famille avait le bras long. On parlait à voix basse d'un oncle à lui qui aurait eu des liens avec des gens du régime, des gens très haut placés, oh bien plus haut que vous n'imaginez. Il était aussi question d'un avocat, un parent de Basilka, et ce n'était pas clair s'il s'agissait de l'oncle ou de quelqu'un d'autre, une relation qui le protégeait pour une raison ou pour une autre – dans ce milieu-là, n'est-ce pas, tout le monde se serre les coudes. Et même à l'heure où d'habitude les liens se rompaient comme une digue, laissant le silence inonder le camp, des voix s'élevaient, ramenées à un chuchotement par le brusque coup de gueule d'un gardien puis s'enflant de nouveau jusqu'à la prochaine algarade. La rumeur ne tarda pas à courir que Vaart n'était pas un détenu comme les autres. Un jeune homme roux à la tête bandée n'était pas le dernier à insinuer qu'il avait peut-être été envoyé là pour s'immiscer dans leurs conversations, pour épier leurs comportements, rapporter leurs propos. Quelques-uns, plus sensés, objectaient sans doute que cela ne tenait pas debout, parce que pour avoir des mouchards point n'était besoin d'enfermer un Vaart, vu que les mouchards, rien de plus facile à trouver, ça se recrutait chez les pauvres types comme eux – mais ceux-là s'étaient vite tus parce qu'on avait commencé à les regarder de travers et à leur demander d'un drôle d'air ce qu'ils voulaient dire au juste.

Peu avant la fermeture du camp, on avait pu sentir que des changements se préparaient. Chez les détenus l'énervement fait d'inquiétude et d'espoir était à son comble. On les libéra un matin sous une

pluie fine, on les fit monter dans des autocars de l'armée et on les relâcha hors de la ville, dans des endroits différents pour éviter tout rassemblement. Ils durent faire à pied les quelques kilomètres qui les séparaient d'Obronna, la plupart rentrant chez eux dans leur tenue de prisonnier. On n'avait pas rendu à tous leurs vêtements, il y avait eu un certain désordre. Des gardiens criaient des noms, se trompaient de listes. Certains avaient emporté leur couverture pour se protéger du crachin. On les avait laissé faire. Des jeeps les suivaient de loin. Elles firent demi-tour quand ils parvinrent à l'entrée de la ville. Leurs petits groupes hésitants se défaisaient là, chacun se retrouvait seul. Ils avaient peur de croiser le regard des gens, ils avaient honte de leur accoutrement, de leurs pieds élargis dans les savates qu'ils faisaient traîner en marchant, manquant de les perdre à chaque pas. Ils avaient l'impression de sentir mauvais. Vaart n'avait rien connu de cela. Quelques jours avant, certains détenus avaient été appelés et regroupés devant le bâtiment de la direction où deux camions étaient garés. Sous la garde de soldats en armes on les avait fait monter dans les camions. Sana était parmi eux. Personne ne les avait revus le lendemain ni les jours suivants.